

Christian VANDENDORPE

Genèse du « grand récit » marxiste au XIX^e siècle

Les idées à la mode sont un peu comme l'air du temps : on ne se rend même pas compte de leur existence ni à quel point elles innervent des pans entiers de la vision du monde propre à une époque ou à une société donnée. C'est à un travail de mise au jour et de décapage des idées constituant le « marxisme orthodoxe » que s'attache [Marc Angenot](#) dans cet ouvrage, qui retrace la formation, tout au long du XIX^e siècle, de cet immense courant intellectuel et politique. Au lieu de l'étudier à partir des œuvres de Marx, Angenot montre comment le discours marxiste est imprégné des idéologies socialistes, millénaristes et révolutionnaires qui circulaient de façon diffuse bien avant son apparition, et comment celles-ci ont influencé durablement la réception de ce discours.

Fidèle à un choix qui remonte à une douzaine d'années, Angenot a recours pour son analyse à la notion de « Grand récit », proposée par le philosophe Jean-François Lyotard dans *La Condition postmoderne* (1979) et qu'il remodèle en « Grand récit militant ». Outre le fait non négligeable que cette notion lui permet d'éviter le concept d'*idéologie* — encore tout empreint de sa patine marxiste et althussérienne —, la notion de grand récit militant fait référence aux discours qui sont apparus à la suite de la Révolution française dans le contexte du mouvement de démocratisation de l'Europe du XIX^e siècle. Cette notion se révèle extrêmement productive, car elle vise à capter les thèmes communs au discours social d'une époque et peut englober pour cela une grande diversité de matériaux textuels. Parmi ceux qu'utilise Angenot dans cette recherche, on trouve au premier chef les textes qui ont contribué à former le mouvement socialiste : discours de Jules Guesdes et d'une nébuleuse de syndicalistes, textes théoriques, journaux proches de la cause. Mais les grands récits englobent aussi les utopies dont le XIX^e siècle a été particulièrement fécond : Proudhon, Colins, Fourier, Comte. La littérature générale

n'est pas oubliée, avec des renvois à Flaubert, à Huysmans ou à des romans d'anticipation, tel le *Voyage en Icarie*, de Cabet.

En plus d'être de puissants appareils argumentatifs, les grands récits se comportent aussi comme « une vaste intrigue avec ses personnages, son développement, son dénouement » (p. 36). Ils possèdent donc une réelle dimension narrative, qui n'est pas étrangère à la fascination durable qu'ils exerceront sur les esprits.

Un des éléments importants du grand récit marxiste se trouverait dans le modèle millénariste élaboré au XII^e siècle par Joachim de Flore, pour qui l'histoire de l'humanité avait connu trois Règnes, dont le stade ultime, en cours de formation, était sur le point d'émerger.

Tout en montrant que les grands récits sont « formés d'une séquence immuable de topoï et de narrèmes » (p. 138), Angenot ne fait pas de la cohérence l'attribut principal du discours social, mais insiste sur la dynamique propre des idées et les jeux souterrains par lesquels telle idée peut s'allier avec telle autre pour former une combinaison particulièrement résistante. La vulgate du programme marxiste — qu'il ne faut pas confondre avec les écrits de Marx — est ainsi présentée comme « un bricolage syncrétique transhistorique d'idéologèmes millénaristes, messianiques, égalitaires, communautaires, étatistes, centralisateurs, libertaires, productivistes, humanitaires, technocratiques (avant la lettre) qui se sont trouvés happés à un moment donné dans le champ idéologique (proto-) socialiste et y sont devenus indélogeables » (p. 148).

Pour s'imposer, les grands récits ont besoin de s'appuyer sur un fond de vérité absolue, qui soit comme un roc intangible, impénétrable au doute ou à la discussion. Dans les grandes religions, ce socle est fourni par une révélation advenue à un prophète et que ses disciples ont pieusement rapportée dans un Livre : Bible chez les juifs, Évangile chez les chrétiens, Coran chez les musulmans. Dans le cas du grand récit marxiste, c'est la *science de l'histoire* qui sert de mythe fondateur. Ce mythe était le seul acceptable dans un siècle rationaliste, qui avait trop

bien intégré l'apport des Lumières pour pouvoir encore s'appuyer sur la parole d'un prophète en ligne directe avec Dieu.

Il y aura cependant au XIX^e siècle diverses tentatives de refondation religieuse sur des bases rationnelles. La première date des années 1820-30, avec la religion saint-simonienne d'un « nouveau christianisme », qui se promettait « d'affranchir complètement l'humanité de la doctrine chrétienne » tout en créant une religion de substitution qui tendrait à « l'amélioration la plus rapide possible du sort de la classe la plus pauvre » (p. 152). Parmi les autres tentatives, Angenot évoque Pierre Leroux et Colins de Ham dont le « socialisme rationnel » gardera des disciples actifs jusqu'en 1914. Il consacre aussi un chapitre au génie étrange et sympathique de Charles Fourier. Mais le plus célèbre fondateur de religion laïque est bien évidemment Auguste Comte, dont la « religion de l'humanité » avait « l'Amour pour principe de base et le Progrès pour but » (p. 153). Loin de n'attirer que des esprits faibles, le positivisme de Comte aura des adeptes très influents dans les milieux intellectuels, dont le moindre n'est certes pas Émile Littré qui, par son *Dictionnaire*, contribuera à former « pour quelques générations la version bourgeoise des grands récits » (p. 252).

Le progrès est sans aucun doute le principal article de foi de ce XIX^e siècle. Il est partagé par des philosophes, tel Condorcet, aussi bien que par des hommes politiques et la population en général, largement convaincus de la « perfectibilité infinie » du genre humain. Cette conviction fournit aux grands récits le ressort qui doit faire passer l'humanité de la misère actuelle — bien réelle, hélas, et amplement documentée par les romans de Dickens et de Victor Hugo — à un état de bonheur social enfin partagé de tous.

Si la misère est le scandale fondateur, le souci de son éradication n'est pas la préoccupation des seuls socialistes, mais mobilise aussi la réflexion des philanthropes et des économistes libéraux. Ceux-ci ne partagent toutefois pas l'analyse rousseauiste selon laquelle le mal tiendrait à une organisation sociale déficiente et qu'il faudrait modifier de fond en comble. Au lieu de réformes radicales, ils travaillent à des améliorations ponctuelles, comme de créer des crèches, des asiles, des dispensaires, des écoles, des caisses

d'épargne, des sociétés de tempérance, etc. Cette voie recueille évidemment la faveur de l'Église, dont le messianisme reposait sur d'autres bases et qui voyait d'un mauvais œil les promesses de bouleversement socialiste et de paradis sur terre : elle sera d'ailleurs combattue avec acharnement par le mouvement socialiste, dont la composante anticléricale s'affirmera au fil des ans. Des penseurs comme Blanqui, Proudhon et Bakounine diaboliseront inlassablement les prêtres et seront partisans d'une lutte à finir entre la religion, d'une part, et la science alliée à la démocratie et au progrès, d'autre part.

La source des maux qui affligent la société est attribuée tantôt à l'ignorance des couches laborieuses, tantôt au commerce ou à la propriété privée. Progressivement, on va voir s'imposer un certain nombre de syntagmes mobilisateurs : l'homme naît bon, la société est mauvaise; les hommes aspirent à l'égalité; l'Âge d'or est devant nous... Certains axiomes se révéleront particulièrement dévastateurs dès lors qu'ils seront appuyés par un puissant appareil politique. Citons pour mémoire : plus le mal est profond, plus le remède doit être radical; la violence purifie; il ne faut pas se contenter de demi-mesures; place au prolétariat conscient et organisé. Chez les tenants de la religion du Progrès, l'optimisme est de rigueur : du bien ne peut naître que le bien; le capitalisme va s'écrouler sous ses contradictions; il faut aller dans le sens de l'histoire...

Les grands récits, et particulièrement les « grands récits militants » étudiés par Angenot, tirent de puissants effets de la mise en contraste de la misère actuelle avec une vision idyllique de l'avenir. Jouant constamment sur des oppositions tranchées, ils proposent une vision manichéenne du Bien et du Mal, du Progrès et de la réaction, et établissent un antagonisme irrémédiable entre les deux seules classes possibles : les bourgeois/les prolétaires, les exploités/les exploités, les riches/les pauvres. Angenot note que la répétition constante de ces oppositions a pour effet que « le binarisme grandit et s'universalise dans les grands récits en s'étendant à une historiosophie totale » (p. 257).

La force ultime des grands récits réside dans leur aspect catégorique et circulaire : « Discours de vérité gagé sur l'avenir *et* discours prédictif qui sait de quoi l'avenir est fait et quel est le but que poursuit l'humanité à

travers son évolution, le grand récit est un discours [...] dont la preuve ultime réside dans le futur et dont les démonstrations présentes ne visent qu'à inciter à investir sa confiance dans un avenir prédit » (p. 401).

En dépit de certaines ressemblances dans les objectifs, la démarche méthodologique de Marc Angenot est à distinguer de celle de Michel Foucault. Contrairement à ce dernier, qui cherche à identifier des « formations discursives » traversant toute une société, même dans ses couches les plus disparates, Angenot se concentre sur les discours produits à l'intérieur d'une famille sociopolitique déterminée. Il peut ainsi montrer que « la sociomachie socialiste est un avatar de l'idée “bourgeoise” de progrès et des utopies de changement révolutionnaire, passées à l'acte en 1789 » (p. 262).

Cet ouvrage touffu — malheureusement dépourvu d'index — dresse un tableau détaillé et fort convaincant des grands récits qui furent à l'origine du marxisme orthodoxe. On y retrouve à chaque page des échos des discours qui ont dominé le XIX^e et le XX^e siècles, et qui avaient encore droit de cité dans les amphithéâtres étudiants au milieu des années 60. À bien des égards, des traits de ces discours ont refait surface dans le mouvement altermondialiste contemporain. Avec toutefois une différence fondamentale, comme le note Angenot : ce dernier discours n'est plus orienté par la certitude de lendemains qui chantent, mais est tout entier teinté d'un sentiment crépusculaire et de la nécessité de prévenir une catastrophe sentie comme imminente. Chez les contemporains les plus lucides, l'idéologie du progrès a fait long feu et a été remplacée par une conscience aiguë des effets pervers susceptibles de corrompre les meilleures intentions.

Angenot ne fait pas de lien direct entre le grand récit marxiste et le mouvement néo-conservateur américain, même s'il évoque brièvement la notion de « fin de l'histoire » proposée par Francis Fukuyama (p. 440), avatar sophistiqué de la théorie hégélienne. Pourtant, des analystes commencent à mettre en lumière tout ce que ce mouvement doit aux idéaux marxistes. Ian Brown note ainsi que Fukuyama et Wolfowitz ont étudié avec Allan Bloom, qui fut profondément influencé par Leo Strauss et un groupe de penseurs libéraux réunis

autour de la revue *Commentary*, dont le noyau était constitué d’anciens marxistes libéraux¹.

De fait, quand on le décode en extrapolant à partir de l’ouvrage de Marc Angenot, le grand récit néo-conservateur révèle de troublantes similitudes avec son modèle. Ainsi, le manichéisme primaire, trait caractéristique s’il en est des grands récits, a pris un relief exceptionnel dans les discours du président G.W. Bush, toujours prêt à partir en guerre contre « les forces du mal », au nom d’une conception absolutiste et irénique de la démocratie, souvent réduite au libre jeu des forces du marché. Autre trait commun : une frange chrétienne radicale du parti républicain professe une doctrine millénariste au sens le plus pur du terme, dans laquelle les « prophéties bibliques » sur l’État d’Israël jouent un rôle central. Parmi les autres parallèles, on peut relever une même ignorance de la possibilité d’effets pervers, un même mépris des conventions internationales ainsi qu’une même certitude d’être en possession tranquille de la vérité et d’aller dans le sens de l’Histoire, qui serait seule habilitée à juger les politiques de cette Administration.

Ce bref rapprochement avec la situation actuelle est assez révélateur de la *productivité* des analyses proposées par cet ouvrage. En le refermant, on perçoit mieux la façon dont des idées forces émergent dans le discours social et s’y développent jusqu’à devenir incontournables. On ne peut que souhaiter de voir étendre ce genre d’investigations aux discours contemporains, afin de les soumettre à une analyse aussi décapante, aussi riche et aussi passionnante à lire que les « grands récits » de naguère.

Référence : Marc Angenot, *Le marxisme dans les grands récits. Essai d’analyse du discours*, Les Presses de l’Université Laval / L’Harmattan, 2005, 466 p., Prix Léon-Gérin 2005.

¹ Ian Brown, “The end of neo-conservative history?”, *The Globe and Mail*, 1st April 2006, F1-6. Voir aussi Roger Morris, “Neo-con prophet recants, sort of”, *The Globe and Mail*, 1st April 2006, D3.